

CARLOS LÉVY

AVANT-PROPOS.

LE *DE INVENTIONE*, PARADOXE DES PARADOXES

Cicéron semble avoir toujours été fasciné par les paradoxes, et plus précisément par les paradoxes stoïciens. Il les a raillés dans le *Pro Murena* ; il leur a consacré tout un livre à la fin de sa vie, autour de 46 av. J.-C. ; il les a aussi féroce­ment critiqués dans les livres IV et V du *De finibus*, avant d'entreprendre leur dépassement dans le dernier livre des *Tusculanes*, où le paradoxe de l'identification de la vertu et du bonheur est étendu à la quasi-totalité des doctrines. Le *De inventione*, lui, paraît être dénué de ces sortes de nodosités, exprimées dans un *acutum dicendi genus*. La sombre clarté de ses arborescences sans fin, ses innombrables définitions, le souci permanent d'être à l'écoute de l'*opinio* autorisaient certes des contradictions, et Cicéron ne s'en est pas privé, mais rien qui puisse sembler représenter une offense à la raison elle-même. Cependant une lecture attentive de ce traité montre que, s'il ne théorise pas le paradoxe, il l'incarne à beaucoup d'égards, pour peu que l'on ne s'en tienne pas à une logique purement formelle et que l'on veuille bien y intégrer les éléments culturels et existentiels qui ont marqué la vie de l'Arpinate, et la permanence du traité lui-même.

Le premier paradoxe est lié à l'histoire du livre lui-même. Cicéron, que l'on a si souvent représenté comme un incorrigible vantard, a reconnu au début du *De oratore* (*de orat.* 1, 5) qu'il s'agissait d'une œuvre de jeunesse (*pueris aut adolescentulis nobis*) non seulement inachevée (*incohata*), mais ratée (*rudia*). Des travaux récents, et notamment l'étude consacrée par E. Malaspina et T. Hunt à la publication en deux temps des *Académiques*, dans notre édition commune aux Belles-Lettres, sur le point de paraître, ont montré combien était complexe ce travail d'édition et de diffusion. Cicéron s'est donc donné beaucoup de mal pour faire connaître un livre qu'il devait renier, bien longtemps après il est vrai, sans que cela entravât sa survie éditoriale, d'une importance inversement proportionnelle au peu d'estime qu'affirmait lui porter son auteur.



Vient ensuite le paradoxe lié au peu de place qu'y tient, ou que semble y tenir, la philosophie. Cette œuvre, la plus proche de l'enseignement des grands maîtres qui formèrent l'Arpinate à la philosophie – l'Académicien Philon de Larissa bien sûr, mais aussi, on l'oublie trop souvent, l'Épicurien Phèdre – paraît être la plus éloignée de la philosophie. Cela est d'autant plus surprenant que Philon, une fois exilé à Rome après la prise d'Athènes par Mithridate en 88, s'était mis à enseigner la rhétorique parallèlement à la philosophie. Ce maître, à qui Cicéron rendra un vibrant éloge dans le *Brutus...* en 46, est totalement absent de l'explicite du *De inuentione*, et c'est uniquement dans les *Tusculanes* (*Tusc.* 2, 9) que son enseignement de rhétorique sera évoqué avec quelque précision. De toute évidence, Cicéron, qui à ce moment de sa vie souhaitait surtout être connu comme orateur, ne voulait pas être perçu comme lié à un savoir philosophique grec qui suscitait encore de l'hostilité chez une majorité de Romains. Pourtant, la présence des mots *philosophia/philosophus* même, sans être fréquente, n'est pas insignifiante (une dizaine d'occurrences), alors qu'ils sont absents de la *Rhétorique à Hérennius*. La violence de l'attaque contre Hermagoras, ce rhéteur qui avait prétendu soustraire à la philosophie le traitement des grandes questions dont elle avait le monopole, montre bien de quel côté l'auteur du *De inuentione* se situait. Il en est de même pour la mention d'Aristote, sous le patronage duquel le traité est placé. Pourquoi Aristote et non Philon de Larissa ? Parce que Cicéron aimait à évoquer les noms prestigieux du passé plutôt que les contemporains, *semper enim ut scitis studiosus nobilitatis fui*, écrit-il en *Luc.* 125, et aussi parce que, s'il est vrai que Platon avait donné dans le *Phèdre* une légitimation de la rhétorique, celle-ci ne s'accompagnait pas de préceptes concrets. Il est donc probable que, pour enseigner la rhétorique des causes particulières, Philon ait puisé dans l'œuvre du Stagirite, qui présentait entre autres mérites celui d'avoir été formé dans l'Académie. Ajoutons encore qu'alors que Lucrèce quelques décennies plus tard déplorera la *patrii sermonis egestas*, la langue latine de Cicéron est d'ores et déjà à la fois somptueuse et suffisamment souple pour accueillir les concepts grâce auxquels il construira l'œuvre philosophique de la fin de sa vie, *probabile* et *assensio* notamment. *Last but not least*, les deux *prohoemia*, dans deux perspectives différentes, celle du début de la civilisation et celle de la création artistique à travers l'exemple de Zeuxis, ne peuvent être compris sans la référence au thème platonicien par excellence, la relation entre la Forme et l'image.

Dernier paradoxe et non le moindre, sur lequel nous ne nous attardons pas. Cette œuvre, méprisée par son auteur, peut-être comme le pensent certains pour mieux mettre en valeur le *De oratore*, mais cela n'a rien d'une certitude, aura un succès d'une incroyable pérennité. Abondamment cité par Quintilien et par Priscien, commenté par Marius Victorinus, puis par Alcuin et par Thierry de Chartres, il sera, avec la *Rhétorique à Hérennius* et l'*Institution oratoire* l'un des trois traités pédagogiques constitutifs du *trivium*, utilisé dans toutes les universités médiévales et de l'époque classique.

On pourrait donc dire, en parodiant ce qu'écrit Pascal dans les *Pensées* à propos de la honte, que le plus grand des paradoxes est de n'en point avoir. Dans le *De inuentione*, Cicéron a évité cet écueil, en construisant lui-même des paradoxes, à l'articulation de la philosophie, de la rhétorique... et de la vie.

